

LOUISE L'INSOUMISE 1er film de Charlotte SYLVERA

Psychanalyse actuelle a organisé une projection de ce film et une rencontre avec Charlotte Sylvera, dimanche 27 novembre 2004. Film et débat passionnants, émouvants, qui m'ont donné envie de partager avec vous à la fois les questions posées au cours de ce débat et ma lecture de ce film.

Les événements se passent en France, en 1961, dans une famille juive (le père, la mère et leurs trois filles) originaire d'Afrique du Nord.

Louise, deuxième des trois filles, refuse de se soumettre à l'enfermement que lui imposent le mode de vie familial et les 'dictats' de sa mère. « **Je t'interdis** », s'écrie la mère, à la fin du film quand Louise a réussi à s'échapper.

Louise subtilise le poste de radio pour écouter de la musique en faisant ses devoirs. Louise se cache sous la table, le soir, et entend ainsi les conversations entre ses parents, tout en regardant la télévision alors qu'on la croit couchée. Louise parfois repousse sa petite soeur qui l'entrave dans ses entreprises, mais en fait aussi la complice de certaines de ses révoltes, parfois « couvre » certaines de ses bêtises pour mieux la « tenir » ensuite. Louise vole des bonbons, Louise prend de l'argent dans le porte-monnaie maternel, pour acheter des aliments interdits (de la choucroute, du jambon). Louise n'aime pas trop les vêtements cousus main par sa mère et aimerait acheter les vêtements au magasin « comme les autres ». Louise insiste sans relâche pour aller à un anniversaire où elle a été invitée par une camarade de classe.

Bref, Louise n'obtempère pas quand sa mère lui dit qu'il ne faut pas fréquenter « les étrangers » car ils ne peuvent que la rejeter. Louise veut découvrir le monde. Pour cela, Louise est battue par sa mère, et quand la trace des coups sur le visage de Louise alerte l'institutrice, la dite mère continue à la battre « sans laisser de traces visibles » : coups de bâtons sur les bras, plus tard, sous la plante des pieds.

La grande soeur, elle, est presque totalement dans la soumission à sa mère, ce dont elle est « récompensée » par des « Bien sûr, ma fille », « c'est bien, ma fille »...

La petite soeur hésite entre cette attitude et celle de Louise.

Le père se fait servir, les jours de repos, va faire sa sieste et demande à sa femme de « le réveiller à 16 heures », il a des revues pornographiques dans sa voiture, lui tourne le dos le soir car il est fatigué, et reste sourd aux tentatives que fait sa femme pour obtenir une belle salle à manger ou quelque autre amélioration de leur appartement : « où veux-tu qu'on trouve l'argent ? ». Quand Louise se tourne vers lui pour lui demander une autorisation, il la renvoie à sa mère : « Qu'a dit ta mère ? ».

La mère trime, se tait et tape pour que... sa volonté soit faite... par peur de la vie, du mouvement... oublier sa propre souffrance... La visite de membres de leurs familles est l'occasion de mettre un peu plus l'accent sur les humiliations infligées aux enfants. La cousine de Louise est sommée par son père de montrer à toute la famille le soutien-gorge qu'elle porte depuis peu.

Le corps médical se fait complice en la personne du médecin de la famille qui conseille à la mère de faire faire à Louise un « électroencéphalogramme » qui bien sûr se révèle « parfaitement normal ».

Que deviendra Louise ? La réalisatrice nous propose une fin optimiste, d'abord dans un superbe plan où l'on voit les jambes de Louise qui court (vers l'étranger, loin de sa mère), puis un plan final où Louise porte loin son regard, au-dessus des toits de la ville.

Cet optimisme peut sans doute se fonder dans ce que la réalisatrice considère comme une scène-clé du film, celle où Louise, invitée chez une de ses camarades, juive, découvre dans un placard qu'on ouvre devant elle un grand pot de rillettes de porc... Ainsi, il est possible que ce soit autrement que chez elle. Cet optimisme peut aussi se fonder dans le fait que Louise a le droit de sortir pour « aller chercher des livres ».

Ce film dépasse par les questions qu'il pose l'espace-temps précis où il se déroule. « Louise l'insoumise » pose la question de la souffrance d'être différent, la question de l'exil, la question de la manière dont chacun fait avec « la loi du désir », la question du rapport mère-fille et de la place tenue ou non par le père. Il est donc susceptible de lectures multiples et c'est ce qui fait sa réussite et sa richesse.

Il parle des effets d'enfermement de l'insécurité, de la pauvreté, de l'exil.

Il parle de la manière dont, quand on est coupé de ses racines, de ses habitudes de vie, on peut se raccrocher à des « lambeaux » de pratiques religieuses et éducatives, pour tenter de « faire consister » une identité mise à mal, sans pouvoir apercevoir qu'elle pourrait s'enrichir de sa confrontation avec d'autres pratiques, s'enrichir de son altération. Comment dès lors élever des enfants, pouvoir soutenir leurs questions, quand il y a une telle peur ?

Il parle de ce qui, au coeur même de l'enfermement, ouvre sur « l'extérieur », « l'étranger », « l'autre » (radio, télévision, livres, peintures etc.)

pour qui a soif de cela, pour qui cherche autre chose qu'obéir à « la voix de sa mère ». Beaucoup sûrement pourraient témoigner de ce qui dans leur histoire personnelle a permis qu'ils ne soient pas complètement laminés, qu'ils ne meurent pas (à eux-mêmes), quand ceux-là mêmes qui ont « donné » la vie l'empêchent.

Il parle des ravages que produit la confusion de la loi et du bon plaisir, l'inefficacité d'énoncer quelque chose de l'ordre de la loi, si on ne se reconnaît pas soi-même traversé par cette loi qui vient faire limite au désir en même temps qu'elle lui donne vie.

Il parle de l'enfermement incestueux, quand l'enfant est invité à ne pas aller voir ailleurs et à tout trouver « chez les siens ».

Je terminerai l'évocation de ce film, en revenant sur ces magnifiques images de la fin : les jambes de Louise qui s'éloignent, Louise qui marche vers la vie, qui regarde au-delà de l'horizon, illustration de cette « pulsion dromique » dont Claude Jeangirard nous a proposé le concept : « Sa poussée est incoercible, par définition. Elle n'apparaît que lorsque la motricité est déclarée : l'enfant serait toujours tenté de s'éloigner. On peut admettre qu'elle est irrépressible comme le prouvent, par exemple, les évasions, l'incroyable force et l'ingéniosité(...) que représente la pulsion à s'évader.(...)»

Ces objets que cerne et poursuit la pulsion dromique sont des objets que le développement de la culture chez l'homme, dès les origines, instituent au-delà de l'horizon (...)

Cette pulsion peut être détournée de son but, notamment lorsque l'intégrité mentale fait défaut (...) ou lorsque le groupe humain considéré se trouve dans des conditions d'effondrement culturel. » *

Claire COLOMBIER

* Claude Jeangirard & Will de Graf *La troisième dimension dans la construction du psychisme* Erès. (pp. 45-46)